

# TÊTE D'OR ET TARTUFFE



Françoise  
Giroud

**C'**ÉTAIT en 1959. Un mercredi d'octobre. Jean-Louis Barrault et sa compagnie inauguraient le Théâtre de France — c'est-à-dire le vieil Odéon repeint aux couleurs du nouveau régime — en présentant « Tête d'Or ». La pièce, écrite en 1889 par un jeune homme de 21 ans, Paul Claudel, n'avait jamais été montée.

Le président de la République s'était, pour l'événement, dérangé en personne. Et, en vertu de l'étrange tradition qui règne au théâtre, occupait l'une des plus mauvaises places de la salle : l'avant-scène de gauche, à hauteur de balcon, d'où il faut se rompre le cou pour voir le spectacle.

Le meilleur de ces places, c'est que l'on y plonge aisément dans le décolleté des dames assises au parterre. Mais il y avait, ce soir-là, du trop beau monde pour que ce fût aussi du monde beau, et le président de la République n'eut pas motif à de nombreuses distractions.

**C'**EST avec la plus grande attention qu'il suivit, dans tous ses méandres, l'histoire du général Tête d'Or, qui se révolte contre toutes les lois, toutes les autorités, tue le roi, mate le peuple, bâillonne les démagogues, s'empare enfin du pouvoir « parce qu'il a l'armée avec lui ».

« J'ai bien compris ce que vous venez de dire ; cela va au pouvoir absolu, s'écrie un opposant.

— Oui, vous avez bien compris, répond le général. Je veux être libre.

— N'es-tu pas libre ?

— En cela que quelque chose ne m'est pas soumise, je ne suis pas libre. »

Bien que Claudel ne prête pas pré-

cisément à rire, ces répliques et quelques autres soulevèrent, dans la salle, des murmures complaisants montant vers le chef de l'Etat, impassible.

Vint la fin du spectacle, superbe en tous points, saluée par des applaudissements qui n'étaient pas de politesse. Jean-Louis Barrault s'avança alors et, s'adressant directement à celui auquel il devait, via André Malraux, de diriger désormais le Théâtre de France, lui décocha, de bas en haut, son compliment. C'était l'idylle. La voilà rompue.

**N**EUFS ans de travail fructueux, rendant un éclat magnifique à la scène nationale où Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud surent inscrire, à leur répertoire, Samuel Beckett et Jean Genet, neuf ans de bons et loyaux services s'achèvent en disgrâce. De Gaulle ne pardonne jamais. « Perinde ac cadaver », on ne le sert pas, on lui appartient.

Que la V<sup>e</sup> République soit, de surcroît, grossière dans ses façons, c'est un détail. Un détail fâcheux. Un détail qui rend plus blessant encore le congé signifié au directeur du Théâtre de France. Un détail qui surprend de la part de M. André Malraux. Le ministre des Affaires culturelles eût-il abdiqué de sa dignité en donnant audience à Jean-Louis Barrault et en lui faisant connaître de vive voix, les attendus de sa condamnation ? Mais sans doute était-il malaisé de dire à un homme : « Vous êtes chassé parce que je n'ai pas fait mon métier. »

Laissons la forme, si déplaisante qu'elle soit. Le fond est sensiblement plus important.

Quel crime a donc commis Jean-Louis Barrault pour qu'on le traite comme un vulgaire Premier ministre ? Celui que commettent tous les comédiens, dans toutes les circonstances : il a choisi d'être d'accord avec le public.

En mai, le public qui envahissait le Théâtre de France était révolutionnaire. Il avait un besoin de bonheur épouvantable. M. Daniel Cohn-Bendit, qui faisait alors trembler le préfet de police, apostropha Jean-Louis Barrault en déclarant que le théâtre devait être, à l'avenir, « un instrument de combat contre la bourgeoisie ». Que fallait-il lui dire ? S'inspirant d'un précédent célèbre, Barrault répondit : « Je vous ai compris. »

Malheureusement, il avait oublié son texte. De sorte que, dans le même sens, il improvisa et que cela donna : « Au risque de vous décevoir, je dirai que je suis d'accord avec vous. Barrault n'est plus le directeur de théâtre, mais un comédien comme les autres. Barrault est mort. »

Il s'en disait bien d'autres, ces

jours-là, dans les ministères.

Puis, paraphrasant les premiers mots de « Tête d'Or », il s'adressa à M. Malraux pour déclarer : « Me voici, imbécile, ignorant, homme nouveau devant les choses inconnues... Je ne sais rien et je ne peux rien. Que dire, que faire ? »

**E**N d'autres termes, il demanda des directives. On lui répondit de rentrer chez lui. Mais, précisément, il était chez lui. Et un homme de théâtre ne quitte pas plus son théâtre en danger qu'un capitaine ne quitte son bateau. S'il en a le pouvoir, il le sauve.

Alors que la foule s'agglutinait et s'enivrait de mots, le chef du cabinet du ministre lui demanda de se mettre directement en rapport, sous sa responsabilité, avec l'Electricité de France et autres services compétents pour réclamer la coupure urgente de l'électricité et du téléphone.

Ce que le gouvernement n'avait pas le courage de faire lui-même, pas plus à la Sorbonne qu'à l'Odéon, il fallait donc que Jean-Louis Barrault s'en chargeât ? Etrange délégation de pouvoir. On conçoit que le directeur du Théâtre de France n'ait pas jugé bon de se substituer, dans leurs fonctions, à M. Malraux ou à M. Christian Fouchet, ministre de l'Intérieur.

Ou c'était une sage mesure que de plonger plus de mille personnes dans le noir absolu. Et c'était aux hommes de gouvernement de la prendre. Ou c'en était une folle. Et pourquoi Barrault devait-il en assumer la responsabilité ? Il refusa.

Le lendemain, son ministère de tutelle lui reprochait publiquement de n'avoir pas quitté les lieux et d'avoir tenu « des propos qui semblent très éloignés de la mission qui lui était impartie ». Mais il se gardait bien de faire évacuer le théâtre, qui ne devait être vidé de ses occupants que trois semaines plus tard.

**L** est évidemment plus facile, aujourd'hui, d'en évincer Jean-Louis Barrault. Un fonctionnaire du ministère, portant une lettre, y a suffi.

Se trouvera-t-il, demain, un autre homme de théâtre pour entrer fièrement à l'Odéon et s'installer dans le bureau de Barrault ? Se trouvera-t-il une comédienne pour occuper, fièrement, la loge de Madeleine Renaud ? Sans aucun doute. On trouve toujours des gens prêts à faire ces choses-là. Et pas seulement au théâtre.

Bouleversé, Jean-Louis Barrault aurait, du même coup, renoncé à faire, pour la Comédie-Française, la mise en scène de « Tartuffe ».

Domage. Il vient de récolter, sur le personnage, des renseignements de première main.

F. G. ■